

H. V. A

Holberg

Remarques sur quelques
†

1753

98d027919

H. V.

REMARQUES
SUR
QUELQUES POSITIONS,
QUI SE TROUVENT
DANS
L'ESPRIT DES LOIX
PAR
M. LE BARON
de HOLBERG.



à COPPENHAGUE
chez OTTO CHRISTOPH
WENTZEL, 1753.



Après tant de critiques, sorties de divers païs de l'Europe sur ce fameux ouvrage, les remarques, qui se trouvent dans les lettres de M. le Baron, paroîtront superflues: Mais, comme l'auteur des Lettres s'attache, principalement à la base, sur laquelle *L'esprit des Loix* s'appuie, on



y verra peut être, ce qui ne se trouve,
pas dans la plûpart des autres cen-
seurs. Du reste, comme dans tout
païs on s'efforce de combattre les po-
sitions du President de Montesquiou,
le Dannemark ne doit pas être seul
condanné au silence.

Et nos ergo manum ferule subduximus

Juven. sat. I;

Dans



Dans le dernier & cinquieme Tome de mes epîtres il y a 4 Lettres, qui contiennent quelques remarques sur le fameux ouvrage, qui porte le titre d'*Esprit des Loix*, ouvrage, qui a fait tant de bruit, & dont le celebre President Montesquieu est l'auteur. Mes amis, ayant vu ces quatre lettres, ecrites en danois, m'ont prié de les mettre en françois. J'eus beau alleguer mon insuffisance, & le peu de progrès, que j'ai fait dans la langue françoise, ils n'ont pas voulu accepter mes excuses, sous pretexte, qu'une Traduction faite de la main de l'auteur, est toujours plus exacte & plus conforme au sens de l'Original. A force de redoubler leurs prières, ils m'ont de nouveau forcé d'écrire dans une langue,



qui m'est étrangere. Ainsi cest à leur importunité, qu'on doit s'en prendre, si le stile paroît defectueux. D'ailleurs ce n'est pas la premiere fois, que j'ecorche cette langue, sans que les vrais françois s'en formalisent. Telle est la politesse de ces gens là (a) al'égard des ecrivains etrangers, quoiqu' ils ne donnent point de quartier à leurs propres ecrivains, sur tous à ceux, qui se piquent de primer dans la langue.

x x x x

Avant que je soumets au jugement du Pûblicces quatre lettres, dont j'ai fait mention, je dois avertir le lecteur que ce n'est pas l'envie de critiquer un si illustre auteur, qui m'a poussé à faire des remarques, sur quelques principes, qui se trouvent repandus dans son ouvrage: C'est uniquement pour defendre quelques theses, soutenues dans mes livres de morale, qui sont opposeés à celles du President Montesquiou, & qui
paroîs-

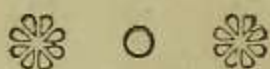
(a) J'en excepte les demi savans, qui sont des Censeurs impitoyables.



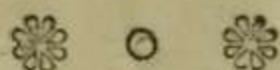
paroissent detruites dans l'Esprit des Loix, si en qualité de législateur du genre humain il doit juger en dernier ressort, est s'il n'y a point d'appel de son tribunal.

Lettre 514 à **.

J'ai parcouru le célèbre ouvrage, nouvellement publié sous le titre d'Esprit des loix. Je souscris aux jugemens des ceux, qui l'ont regardé comme un chef d'œuvre. J'admire les sublimes pensées, le discernement, & la profonde erudition de l'auteur, quoique je n'adopte point aveuglement tout ce qu'il avance; car toutes ses theses ne sont pas à l'abri de la critique; plusieurs d'entre celles, qu'il nous donne pour autant de maximes, ne sont tout au plus que problematiques, & quelques unes sont même de nature à pouvoir être contredites par l'histoire & par l'expérience. Pour mettre cela au jour j'examinerai les premiers livres, qui traitent de quatre formes de gouverne-

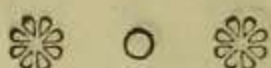


ment, la Democratie, l'Aristocratie, Monarchie & le despotisme. On voit dans les remarques, qu'il fait sur la nature & sur le genie de chacun de ces gouvernemens, que la vertu doit être le fondement du gouvernement populaire & de l'Aristocratie, quoique moins parfaite dans cellecy. Il soutient, que l'ambition est le principe de la monarchie, & que la crainte servile est le ressort du despotisme. C'est sur ces fondemens qu'il établit l'institution & l'education de la jeunesse, pour en faire des citoyens habiles & propres à chaque gouvernement: Mais, comme les gouvernemens sont fort differens, il faut que l'institution le soit de même: car la vertu, qui, suivant M. de Montesquieu, est le principe de deux premiers etats, n'est d'aucun poid dans le dernier: Ce qu'il cherche à confirmer par des exemples tirés de l'histoire & de l'expérience: Mais, puisqu'on peut alleguer autant d'exemples pour montrer le contraire, la question reste encore indecise; & l'opinion des Philosophes, qui soutiennent,
que



que le bonheur d'un état depend de la sagesse de celui, qui est au timon des affaires, paroît encore la mieux fondée. Un Magistrat sage & Vertueux, qui fait avec dextérité manier l'esprit du peuple, peut en peu de temps refondre un pais entier: il peut par son exemple, qui a plus d'influence sur les sujets que toutes les loix, deraciner les vices, dont un état est infecté, & le rendre tout à fait méconnoissable. Pour éclaircir ce que j'avance, on n'a qu'à parcourir l'histoire romaine elle est d'autant propre à mon but que les Romains ont essayé toute sorte de gouvernemens. Au commencement ils étoient gouvernés par des Rois, dont la puissance étoit bornée par les loix. C'est là, que l'auteur appelle Monarchie, dont la vertu n'est pas le principe; mais la chaux, qui la cimente, est l'ambition, qui produit dans cet état ce que la vertu opere dans un gouvernement populaire. Mais l'histoire fait voir, que les Romains n'ont jamais montré tant de Vertu, tant de qualités heroi-

a 3 ques,



ques, ni donné tant de preuves d'attachement & d'amour pour leur patrie que dans ce période & sous cette Monarchie, ou les Princes par leur probité, leur justice, leur intelligence dans les affaires, leur habileté dans l'art de gouverner & par l'exercice de toute sorte de vertus, se sont rendus estimables aux citoyens, & les ont encouragés par leurs exemples à préférer le salut de la ville à leurs propres vies. L'abolition de la Royauté n'attiedit pas d'abord l'ancienne Vertu; car, quoique le gouvernement, quant au nom, n'étoit pas le même, elle étoit pourtant réellement le même: car le même pouvoir, dont les Rois avoient été revetus, fut transféré aux deux Consuls, en sorte, que la Vertu ne s'aneantit qu'avec la chute de la Monarchie & par l'établissement de l'état populaire. A mesure que le gouvernement se rapprocha de la Démocratie, les anciennes qualités s'éclipserent, & l'acroissement de la liberté alloit du pair avec le décroissement de la Vertu: l'amour de la patrie fut changé
en



en amour propre, l'obeïſſance aux ſuperieurs en orgueil & la docilité en arrogance. Le plus vil citoyen ſe regarda comme un homme d'importance, & comme une colonne de l'état : &, puis que chacun d'entre eux avoit part au gouvernement, la populace traita les officiers civils & les généraux de l'armée ſur le pied de commis, & comme les ouvrages de ſes mains. L'Auteur ſuppoſe, que tout le peuple ne ſe trompe guères dans le choix, quand il s'agit d'élire ceux qui gouverneront l'état. Mais ce la paroît un paradoxe tout à fait infoutenable, lors même quil s'agiroit d'un peuple, dont les mœurs ne ſeroient point encore corrompues, puis que l'hiſtoire de tout païs, auſſi bien que l'experiance montre, que le peuple ſe trompe preſque toujourns dans ce choix, ſe laiſſant eblouir par des fauſſes apparences, prenant l'ombre pour le corps, & confondant la brutalité avec la bravoure, & l'oſtentation avec la capacité. C'eſt le vrai portrait du peuple en general, &, comme on ne péſe pas les



suffrages, mais qu'on les compte, on peut dire de toutes les villes libres ce, qu'Antisthenes dit autrefois d'Athenes: *C'est icy, ou les sages executent ce que les insensés ordonnent.* On ne s'apperçut pas d'abord de ces defauts dans la nouvelle Republique de Rome: Car tout va bien dans le commencement: Mais ce bonheur ne fut pas de longue durée: car, aussi tôt, que l'égalité si recommandable, suivant l'avis de notre auteur fut introduite, & que chaque citoyen ou artisan commença à se meler des affaires d'état, on vit comme de la boëte de Pandore eclorre des inconveniens & des troubles, qui menacerent la Ville d'une ruine totale, de sorte que les Tribuns du peuple, au lieu du Titre de protecteurs de la populace méritent d'avoir celui de destructeurs de l'état. Mais, dira - t - on, ai je bien compris le sens de l'auteur, qui bien loin d'en disconvenir, reconnoit lui même les facheuses suites, qui decoulent naturellement du gouvernement populaire, & qui se decouvrent aussi tôt que

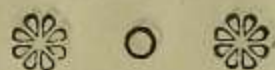


la corruption s'yglisse, en forte qu'il ne veut parler que d'une saine democratie, dans laquelle la Vertu, dirigeant le timon des affaires, se fait voir dans un degré eminent, & repand la lumiere avec le plus grand eclat. Mais je reponds, que l'on se represente une Republique Platonicienne, qui n'a jamais existé, & dont l'existence est regardée comme impossible; parcequ'un état n'est pas composé d'anges mais d'hommes naturellement foible & vicieux, qui avouent eux mêmes, que c'est une pure chimère que d'esperer de vivre dans une liberté parfaite paisiblement & avec securité; mais qu'il est necessaire, que la liberté soit bridée par des lois severes. Je dis, qu'une telle Republique est un être imaginaire; qui n'a jamais existé. Car on a beau feuilleter les annales du monde, on ne trouvera guères d'exemple d'un état populaire, ou la vertu soit, ou ait été le principe constant. *Il y a plus de vingt ans*, dit un habile Journaliste, *que je vis dans le centre d'une fameuse Republique.* Je connois



assez le genie & les caracteres des habitans : mais j'y cherche encore cette belle vertu du renoncement à soi même ; elle est du moins fort rare. Je conviens avec l'auteur, qu'on n'est pas toujours ce qu'on devoit être. mais il me semble, que, si la vertu, telle qu'il la definit icy, est le principe du gouvernement republicain, elle devoit y regner beaucoup plus qu'elle n'y regne : elle devoit s'y faire remarquer plus communement, & dans un degré plus eminent que dans les Monarchies. Or l'amour de soi même, l'amour de ses propres interêts est dans les Republicues à peu près le même que dans les autres états.

Suposé donc, qu'on puisse montrer l'existence d'une telle Democratie, elle peut être regardée comme un meteore ; qui se fait voir, & s'évanouit à l'instant. L'exemple, que l'auteur tire de la Republique de, Mar-seilles, ne prouve rien, parceque l'histoire de cet état nous est inconnue. L'état de
la



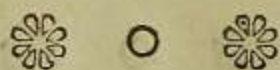
la democratie romaine étoit tel, que je viens de dire, même avant que la gangrene l'eût gagnée, & que les charges & les postes les plus éminens eussent été mis à l'encan. Les autres Républiques étoient de la même trempe, même dans leurs beaux jours. Dans ces périodes les plus vertueux citoyens furent regardés de mauvais œil. On ne se contenta pas de leur boucher le chemin aux honneurs; ils furent même exilés en vertu des loix, à Athenes par l'ostracisme & à Syracuse par le petalisme. Nôtre auteur dit à la vérité, que cette sorte de bannissement doit être regardée plutôt comme un honneur que comme une punition: Mais, autant qu'on en peut juger par l'histoire, ces infortunés exilés auroient bien voulu transmettre cet honneur aux autres. On voit seulement, qu'en philosophes ils ont souffert de si indignes traitemens avec une noble patience; C'étoit même dans les plus beaux périodes, que la plus vile populace, ou la lie du peuple élevoit les plus indignes citoyens,



citoyens, des fanfarons & des etourdis aux postes d'honneur & aux charges d'importance. Car, comme les Romains dans les temps les plus difficiles choisirent Terence, Varron pour l'opposer au victorieux Annibal, les Atheniens donnerent la conduite des troupes à un fanfaron nommé Cleon ; pour faire tête aux Lacedemoniens, ce qui a donné sujet à une des comedies d'Aristophanes. Ceux donc, qui soutiennent, qu'il n'y a que les seules democraties, ou l'on trouve la Vertu dans son vrai éclat, n'ont pas assez approfondi le genie de ce gouvernement, & l'envisagent non tel qu'il est, mais tel qu'il dévroit être. Or comment peut on dire heureux un etat, qui languit, & qui meurt dès sa naissance, ou qui d'abord tombe dans des inconveniens, qui menacent une chute totale, en sorte qu'il est necessaire d'y employer des remedes, & de le traiter comme un Medicin traite un malade, & tout comme on a été obligé de traiter la Republique Romaine. Tout homme donc, qui a étudié la
nature



nature d'un gouvernement populaire, & qui a remarqué les suites de cette charmante liberté, & de cette égalité si désirée ne sauroit admettre les regles, que nôtre auteur prescrit pour l'institution de la jeunesse. Sa catechisation doit plutôt être toute opposée, & à peu près telle. *Etant destiné à devenir membre d'un etat populaire tu dois t'appliquer (1) plutôt à l'apparence, qu'à la realité. Vû que l'experience montre, que le gros du peuple ne juge ordinairement que sur le dehors, prenant l'ombre pour le corps. (2) Tu dois sans cesse critiquer les superieurs & flétrir les ordonnances du Magistrat: par cette demarche tu passeras pour un homme d'importance & tes concitoyens, qui te prendront pour un Politique consommé, t'éleveront aux postes d'honneur. (3) La Rhetorique ou plutôt le babil doit être ton etude favori, car l'experience fait voir, que le babil est un tresor, ou une qualité de grand poids dans les villes libres,*



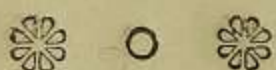
libres, ou un Rheteur artificieux peut mener la populace par le nez autant qu'il voudra. (4) Couvre toutes tes actions sous le manteau de la Religion, car c'est par l'hipocrisie qu'on gagne tout ce qu'on veut dans un état Republicain. Ce sont les Preceptes, qu'on doit dicter aux jeunes gens, qui feront membres de villes libres. Car c'est là, ou on gagne moins par l'exercice de la vertu, que dans les autres etats. Car, comme le Peuple est le depositaire de la supreme puissance, & les hommes pour la plus part sont ou mechans ou ignorans, on ne peut souvent attendre de la pluralité des suffrages que des folles ordonnances, que les sages sont obligés d'executer. Je ne nie pas les avantages, qui se trouvent dans un gouvernement populaire. J'avouë, que la liberté est un tresor inestimable, mais, comme cette liberté ne peut guères consister avec une parfaite securité, ce n'est qu'un bonheur imaginaire. Je ne me suis pas propose d'avilir aucun gouvernement en particulier:

mais



mais je me trouve obligé de dire le bien avec le mal. Et, cela étant, il me paroît, que le Portrait, que nôtre célèbre Auteur fait de deux premiers états, est trop brillant, & celui de deux suivans trop chargé, car là il allegue les avantages, qu'il suppose en être des suites naturelles, & ici, il s'étend trop sur les défauts, qui en decoulent, & c'est sur ces premisses, qu'il fond ses conclusions. On doit avouër, qu'il n'y-a-point de gouvernement sans tache, & il n'est pas encore décidé, au quel on peut donner la préférence.

Ce, que je viens de dire de la Democratie, peut être appliqué pareillement à l'Aristocratie; l'une & l'autre sont sujettes aux mêmes inconveniens. Si on veut alleguer la Hollande, la Suisse, Venise, Gênes & quelques autres états Aristocratiques ou Democratiques, qui subsistent depuis quelques siècles, pour en tirer des argumens contre ma these, je conviens de leur durée. Elles subsistent à la verité, mais sur des fondemens
bien



bien foibles. La populace dans les Provinces unies des Pais-Bas a souvent souhaité quelque changement, temoins les brouilleries, dont la Republique a été agité de temps en temps, & dont il reste toujours quelque ferment. Dans la Suisse on a souvent vu un Canton armé contre un autre. A Venise le gouvernement est si gené, & tant de precautions pour la seureté de l'état sont prises, qu'un Sujet Despotique n'aura pas envie d'en devenir citoyen. Car le gouvernement y a besoin, de se servir des moyens aussi violens que celui des Turcs, temoins les inquisiteurs d'état & les troncs, ou tout delateur peut à tous momens jeter avec un billet son accusation; c'en étoit tout de même de l'ancienne Lacedemone. Genes a souvent voulu se soumettre à des puissances étrangères; & la Pologne, ou le gouvernement est Aristocratique, est le Royaume, ou la Déesse de la discorde reside. Il n'y-a rien de si étrange, que le portrait, que nôtre Auteur fait d'une Monarchie moderée



derée, ou il soutient, que la vertu est de peu d'usage : la vanité, ou le point d'honneur est à son avis l'unique ressort, qui fait marcher la machine & l'unique motif, qui pousse les sujets aux actions heroïques, pour acquérir quelque nom dans les annales, tout comme s'il pouvoit voir & connoître ce qui est caché dans les cœurs des hommes; il faut, qu'on soit doué de ce talent pour en être juge competant. Si un Republicain peut cherir sa patrie, le Sujet d'une Monarchie peut aimer son païs & son Prince également, en sorte que celui-ci est lié par un double noëud, au lieu que celui là n'est attaché que par un simple. La vertu seule sans aucun égard au moindre avantage est si rare, qu'il y en-a, qui doutent de son existence. C'est pour quoi un célèbre Auteur dit, que l'ambition a bâti la plû part des Hopitaux; Est il donc bien décidé, que l'honneur seul est le ressort des Monarchies comme la vertu l'est des Republicues ? N'est ce pas aussi la vertu, qui soutient les Monarchies,

b

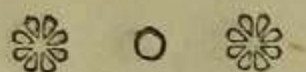
narchies,



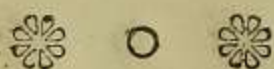
narchies, comme l'honneur peut être le ressort des Democraties. N'est-ce pas l'ambition, qui a poussé les anciens Republicains à l'heroisme? J'ai fait voir dans mes conjectures sur les causes de la grandeur des Romains, qu'ils ne pratiquoient même la vertu, qu'autant qu'elle les conduisoit à l'honneur. Temistocle, Alcibiade, Lyfandre & plusieurs autres Republicains n'avoient en partage que fort peu de cette belle vertu, qui suivant l'opinion de l'auteur est le Principe de la Democratie; l'ambition, l'envie d'être loué & d'être, comme dit le Poëte, montré au doigt

- - *digito monstrari* & dicier, hic est.

leur fit mépriser la vie & affronter les plus grands dangers. Je ne fai pas ce que nôtre illustre Auteur veut dire par le gouvernement despotique, qu'il tâche de fletir & dans le quel ni honneur ni vertu ne peut être d'aucun usage. Comme par Despotes on peut entendre tirans aussi bien que Monarques, qui sont revetus d'un pouvoir absolu,



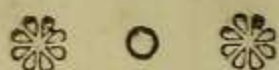
absolu, & qui sont au dessus des loix, il auroit dû s'expliquer plus distinctement. Si par Despotisme il entend tous les gouvernemens arbitraires, ce qui paroît être son sentiment, vû qu'il nomme Despotes les Princes, qui jouissent d'un pouvoir sans bornes, pouvoir qui, à ce qu'il dit, les enivre tellement, qu'ils lachent le frein à leurs passions, traitent leurs sujets en esclaves, s'abandonnent à la faineantise & mettent tout le fardeau du Royaume sur les épaules d'un Vizir ou d'un premier Ministre, Je dis, qu'en cas que sous despotisme il comprenne toutes Monarchies absoluës, soutenant, que la Tyrannie est inseparable du pouvoir arbitraire, il parle contre l'experience. On trouve dans l'histoire nombre des Monarques ou des tels, qu'il nomme Despotes, pleins de Sageffe & de probité. On voit même des Princes, dont la conduite a été fort équivoque, qui par l'acquisition d'une puissance arbitraire ont rénoncé à leurs vices, pratiquant la vertu dans un tel degré, qu'on les



a mis dans la classe avec les meilleurs Rois. Denis ce Roi de Sicile, par exemple, changea, entierement de façon d'agir, après, qu'il eut appaisé l'émeute du peuple & établi son Trône. La bonté, la douceur, la pensée à faire du bien prirent la place de cette inhumanité, qui l'avoit rendu si odieux. Rien n'éclaircit mieux cecy que l'histoire de Jules Césare & d'Auguste. Dans une telle Metamorphose il n'y a point de Paradoxe. Tout est naturel, à moins qu'on ne dise, qu'à mesure qu'on avance en puissance, l'ambition & l'envie d'acquérir un nom honorable dans les annales s'attiedissent. Les defauts donc, que l'auteur soutient être inseparables du gouvernement arbitraire, doivent être attribués à ceux, qui gouvernent. Dans l'Empire Romain la forme du gouvernement étoit la même sous Trajan que sous Neron, la même sous Antonin que sous Commode, la même sous Vespasien & Tite, que sous Domitien; Mais les Romains étoient aussi heureux sous les premiers qu'ils étoient mal-

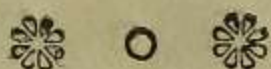


malheureux sous les derniers: preuve suffisante, que le bonheur & le malheur des Sujets ne découlent point de la forme du gouvernement, mais de bonnes ou de mauvaises qualités des ceux qui gouvernent. L'auteur tâche de fortifier sa these par des exemples tirés de quelques Despotes de l'Orient & de la Turquie. J'avouë, qu'on y trouve des Tirans, quoique plus ou moins méchans: Car dans le grand nombre, qu'on peut alleguer, on en entrevoit plusieurs, qui ne méritent pas d'être caractérisés ainsi: On trouve des Cingiskans, des Timurlenks des Abbas, des Solimans, des Akebars, des Oranzebs, des Saladins & plusieurs autres, dont l'histoire parle avec éloge. Et soit, qu'ils ayent été tous ou cruels ou faineans, ne doit-on pas attribuer leurs cruautés plutôt aux mœurs corrompuës des pais, ou ils ont regné, qu'à leurs naturel? Car si un de plus méchans Princes de l'Orient avoit regné dans un autre pais plus cultivé, le gouvernement auroit été plus doux,



quoique la forme eut été exactement la même. Ne voit-on pas, que les Empereurs de la Russie depuis la reformation de Pierre le Grand gouvernent d'une manière toute différente de celle de leurs Ancêtres? Il est donc évident, que la vertu se trouve dans toute Monarchie, soit que le Prince la tienne comme un fidei-commis ou comme un Patrimoine, pourvû que ceux, qui gouvernent, soient vertueux. Et cela étant, l'éducation de la jeunesse doit être entièrement opposée à celle, que nôtre Auteur prescrit. Car personne ne peut dire, quelle sera la conduite du Despote, s'il abusera de sa puissance, traitant ses Sujets en esclaves, ou si à l'imitation des anciens Patriarches, qui étoient revetus d'un pareil pouvoir, il les regardera comme ses enfans. Je ne sai si j'aye assez approfondi le sens de l'auteur. Si je ne le comprends pas, c'est sa propre faute, vûqu'il paroît confondre les Despotismes barbares avec les gouvernemens absolus, qui, quoiqu'ils soient d'une même

archi-



architecture quant à la forme, ne doivent pas être confondus : Car il définit tout Despotisme ou Monarchie absolue comme un État, ou ni honneur ni vertu ne peuvent avoir lieu. Nul gouvernement n'est plus Despotique que celui de Moscovie : mais nul Despote n'a taché avec tant de soin de policer l'état & d'imprimer honneur & vertu à ses Sujets, que Pierre Alexiovitz. L'ancienne Siracuse n'a jamais été plus heureuse que sous le gouvernement arbitraire de Gelon, & sous celui d'Hieron. Je me dispense d'alleguer d'autres exemples dont l'histoire est remplie, cela me meneroit trop loin.

Il paroît donc ici, que nôtre auteur n'a pas osé aller droit au fait, & que pour se réserver une echapatoire il a voulu établir sa these par des exemples tirés uniquement de Despotismes Orientaux & Africains. Mais n'est-ce pas confondre un gouvernement avec les abus qu'y peuvent naître & qu'on doit attribuer à bien d'autres causes,



par lesquelles le Despotisme peut être changé en Tirannie, tout comme la Democratie peut aboutir à la licence ou à l'Anarchie, & l'Aristocratie à l'Oligarchie, En cas donc, qu'il soit permis de se servir d'exemples tirés des abus, on pourroit faire des portraits hideux de tout gouvernement, on pourroit dire la même chose des Democraties & des Aristocraties, tirant des exemples de l'état populaire de Rome, tel qu'il étoit pendant les troubles intestines ou les guerres civiles, ou de celui de l'Aristocratie d'Athènes, sous les trente Tirans. Le titre de Despote a toujours été censé honorable. Sans cela les Princes de Servie ne l'auroient pas adopté. Car un Despotisme, soit qu'il se trouve en Europe ou en Afrique, dans un païs policé ou barbare, ne doit être nommé qu'un gouvernement, où les princes sont au dessus de loix, & où à l'imitation des anciens Patriarches ils ont droit de vie & de mort sur leurs Sujets. Cette définition est conforme à celle, qu'en donnent tous les Philo-
loso-



lofophes & les Interpretes des loix publiques; d'ou l'on voit, qu'un peuple peut vivre auffi heureufement fous le goûvernement d'un bon Despote, que dans une ville libre ou dans une Monarchie bornée par la loix. On dit en Proverbe, que celui, qui peut tout ce qu'il veut, veut ce qu'il ne doit pas; mais cela n'est pas toujours vrai. Car on a vû nombre de Despotes, & on en voit encore de nos jours, qui, quoique ils foient au deffus des Loix, s'y affujettiffent pourtant, ne voulant point faire épreuve de leurs pouvoir, & emouffant la pointe de leurs glaives, dont ils ne fe fervent que dans la derniere neceffité On peut dire, quand on est gouverné par des tels Despotes, que le Despotisme l'emporte fur tous les autres gouvernemens. Je n'ofe pas dire, que l'Auteur a voulu indirectement noircir tout fouverain gouvernement, peut-être qu'une telle pensée ne lui est jamais tombée dans l'esprit.



Tout ce que je dis, c'est, qu'il auroit dû s'expliquer en termes plus clairs, quoiqu'il soit certain, que son ouvrage par là auroit perdu beaucoup de son prix, puisque les lecteurs de nos jours ne goûtent que le stile pesé & enigmatique, méprisant les meilleurs livres, a moins qu'ils ne soient un peu inintelligibles, & que chaque Paragraphe ait l'apparence d'une épigramme. Quant à moi, je n'ai jamais pû adopter ce genre d'écrire à la mode; &, comme je m'écarte souvent du grand chemin je déclare ingénûment, que je n'y trouve point de goût. Je soutiens, que tous ceux qui écrivent pour instruire, feroient mieux de se servir d'un stile diffus que d'un stile trop concis & pesé, car dans ces sortes d'ouvrages on peut étendre le stile & même commettre de tautologies sans en être blâmé. Les refutations, qui ont été publiées contre ce fameux ouvrage, & les rudes critiques, qu'on a faites sur nombre des Theses, qui s'y trouvent, n'otent pourtant rien de son prix. Il n'ya
que



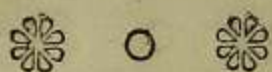
que des ouvrages bien travaillés, qu'on s'efforce de flétrir. En sorte qu'il est évident, que le zèle ou l'amour de la vérité n'y-a point de part, mais que la jalousie en est le vrai aiguillon. On n'aiguise gueres la plume contre des ouvrages triviaux, on n'y trouve point de fautes, tout y paroît de bon alloi. Mais, aussitôt, qu'un ouvrage est loué, on voit pleuvoir des Satires; il n'y a rien, ou les critiques ne trouvent à rédire: les moindres pointilles revoltent l'esprit des vetilleurs, les titres odieux de Spinofiste, d'Hobesien sont ceux, dont on honnore l'auteur, pourvû qu'il s'écarte tant soit peu d'une opinion vulgaire, ce qui est arrivé à nôtre illustre Auteur, qu'un de ses censeurs accuse d'impieté & d'irreligion, uniquement parcequ'il parle avec éloge de M. Bayle, & parcequ'il lui donne le titre d'un grand homme. Tel étoit autre fois le sort d'un certain écrivain chez nous, à qui on fit un procès pour avoir admiré l'esprit & l'erudition de Calvin. Pour moi je con-

viens



viens avec ceux qui regardent ce traité comme un chef d'œuvre, car tout est parfemé de solides & de belles pensées, marques d'un mûr jugement. Ce que j'y trouve à rédire, c'est un ton trop décisif dans des choses problematiques & même dans quelques positions, qui me paroissent insoutenables, particulièrement, quand on le voit confondre tout gouvernement arbitraire avec la Tirannie, qu'ont exercée Caligula, Neron & quelques autres Princes Despotiques. C'est la même faute, que commet Gordon dans ses remarques sur Tacite. On peut dire, que tout gouvernement est bon, quand celui, qui gouverne, possède des bonnes qualités, & l'histoire nous fait voir, qu'un peuple peut être aussi heureux & quelque fois moins foulé sous un gouvernement arbitraire, que dans un état libre. Nos Rois icy, quoiqu'ils soient revêtus d'un pouvoir sans bornes, mettent cecy en évidence.

Let-

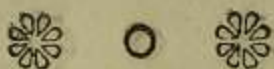


Lettre 516 au même.

J'ai montré dans plusieurs endroits de mes ouvrages, particulièrement dans mes parallèles des hommes illustres, que la différence qui se trouve entre les nations par rapport à la vertu & à la bravoure ne vient pas de l'air, de la nourriture ou de la qualité de la terre; mais qu'on la doit attribuer aux loix & à l'éducation, & que les argumens de ceux, qui soutiennent le contraire, ne sont d'aucun poids. J'avouë, que l'air & la nourriture forment des corps plus ou moins gros & plus ou moins robustes: mais cela prouve seulement, que des causes Physiques peuvent effectuer, que certains païs produisent des robustes ou de gros poltrons. L'auteur de l'Esprit des Loix, quoiqu'il s'écarte souvent du chemin battu, suit ici l'opinion vulgaire; & comme c'est un Ecrivain fort respectable, il augmentera le nombre de ceux, qui soutiennent, que les vices & les vertus sont locales, c'est à dire, que l'air, la
nour-

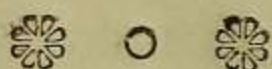


nourriture & la qualité des terres en font les causes naturelles; C'est le Sujet de son 17 Livre. Voici comment il débute: *Nous avons déjà dit, que la grande chaleur enervoit la force & le courage des hommes, & qu'il y avoit dans les climats froids une certaine force de corps & d'esprit, qui rendoit les hommes capables des actions longues, penibles, grandes & hardies. Cela se remarque non seulement de nation à nation, mais encore dans le même país d'une partie à un autre. Les peuples du Nord de la Chine sont plus courageux que ceux du Midi, les peuples du Midi, de la Corée, ne le sont pas tant que ceux du Nord. Il ne faut donc pas être étonné, que la lâcheté des peuples des climats chauds les ait presque toujours rendus esclaves, & que le courage des peuples des climats froids les ait maintenus libres. C'est un effet qui dérive des causes naturelles. Ceci est encore trouvé vrai dans l'Amérique. Les Empires des-*
poti-



potiques du Mexique & du Perou étoient vers la Ligne & presque tous les petits peuples libres étoient & sont encore vers les Poles.

Je ne répète pas ici ce que j'ai dit dans mes autres ouvrages, contre cette thèse. Les argumens, qu'on tire de l'histoire, pour établir le contraire, me paroissent sans réplique. Il me suffira de faire icy quelques légères remarques sur les paroles de l'Auteur. Je conviens, que les païs froids produisent des corps robustes, mais je nië absolument, que la vertu, la bravoure & l'amour de la liberté, en dérivent. La naissance peut donner la force, mais l'école imprime la vertu. On ne découvre point les moindres marques de bravoure dans les Samojedes, dans les Gronlandois & dans plusieurs autres peuples du Nord. Les Moscovites; avant qu'ils fussent policés & encouragés par leur grand Empereur, étoient lâches & timides: Il n'est pas aisé de dire, si les habitans des païs du Nord de l'Amerique
& de



& de la Corée possèdent plus de courage que ceux des climats chauds, puisqu'il faut, que nous soyons mieux instruits de la qualité de ces païs, que nous ne le sommes, pour en parler avec assurance. L'Auteur ajoûte, que les peuples des climats chauds naissent lâches, & que cette lâcheté les pousse à se soumettre au Despotisme, & il le débite avec autant d'assurance que s'il n'y avoit point d'exemple dans l'histoire pour montrer le contraire. Voici comment il s'exprime:
Il regne en Asie un Esprit de servitude, qui ne l'a jamais quitté, & dans toutes les histoires de ce païs, il n'est pas possible de trouver un seul trait, qui marque une ame libre; on n'y voit jamais que l'heroïsme de la servitude. L'Afrique est dans un climat pareil à celui du Midi de l'Asie, & elle est dans une même servitude &c.
Mais ne peut-on pas alléguer nombre d'exemples pour affoiblir cette these. Les Rois de Perse antérieurs à Cyrus gouvernoient avec moins d'autorité que les anciens
Prin-



Princes du Nord. On les regardoit plutôt comme les premiers entre des égaux, ou comme des simples Présidens, que comme des Monarques absolus. Les anciens Rois d'Egypte se trouvoient dans le même cas. Leur gouvernement étoit semblable à celui des premiers Patriarches, & leurs sujets les chérissoient comme des enfans cherissent leurs Pères: l'un & l'autre de ce país étoit gouverné par des loix sages & modérées. Dans l'Amérique, avant la conquête du país par les Espagnols, il y avoit la Republique des Tlascalteques qui étoit si puissante, qu'elle osoit se mesurer avec la Monarchie du Mexique. La Médie, vaste país en Asie, fut long temps gouvernée comme une Republique. Dans la Palestine, ou le país des Philistins, la forme du gouvernement étoit Aristocratique, Les Pheniciens & les habitans de Tyr étoient des peuples libres. Carthage, qui pendant quelques siècles luta contre la puissance Romaine étoit une République en Afrique. L'ardeur du soleil y



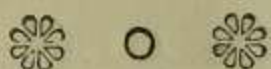
avoit un effet tout opposé à celui, que l'auteur prétend; La Lydie, un grand país en Asie étoit composée de 23 villes libres, qu'on a regardée comme un modèle d'une République bien réglée. Les villes Grecques qui n'étoient pas fort éloignées de l'Asie, où le froid n'incommode gueres, regarderent la liberté comme le plus précieux Trésor pour le genre humain. Bosman, Artus, Barbot & d'autres voyageurs parlent d'Aristocraties vers les côtes d'Afrique & de quelques Roitelets, dont le gouvernement est précaire & sans aucune autorité; Il ne fallut qu'une dixaine d'années aux Romains pour s'assujettir les Gaulois, les Germains & d'autres peuples du Nord; mais il fallut des siècles entiers pour domter les Espagnols, qui ne sont séparés de l'Afrique, que par un petit détroit. On pourroit alléguer nombre d'autres exemples, mais ceux ci suffiront pour faire voir, que les Théses de nôtre Auteur ne sont pas des axiomes ou des propositions si claires, qu'elles n'ayent pas besoin



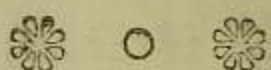
soin de preuve. Rien n'éclaircit mieux ce que je viens de dire, que les exemples, qu'on tire des vicissitudes, auxquels les mêmes nations ont été sujettes. Car on voit que l'érudition, la politesse, le courage & l'amour de la liberté vont d'une nation à l'autre, desorte que chaque país à son flux & reflux. Un Prince faineant peut gâter une nation toute entière, faire qu'elle dégénère en peu de temps, & qu'elle devienne tout à fait méconnoissable, & un gouvernement sage est comme la guerison de Medée, qui peut changer des verges seches & pourries en branches vertes & florissantes. Les Perles par exemple ont été par intervalle braves & poltrons. La Bravoure, l'Erudition & toutes sortes de vertus paroissoient concentrées dans la Grece; mais les anciennes qualités sont aujourd'hui changées en lacheté & en ignorance. On peut dire de Rome ce qu'on dit autrefois de Troie: *Hic Seges ubi Troia fuit*. Les Moscovites fuyoient dans le siecle précédent comme des troupeaux des brebis



devant leurs ennemis, aujourd'hui ils se battent en lions. Je n'alleguerai plus d'exemples; ceuxci suffiront pour montrer, que la chaleur du soleil, le froid ou la différence des climats, font peu où rien à l'affaire, & qu'on n'avale pas la vertu avec l'air; mais qu'un gouvernement sage & des Loix saines font les vraies moules, qui donnent aux hommes de nouvelles formes, & qui sont cause, que le thermomètre de l'esprit monte & descend. Je ne dirai rien des effets, qui dérivent du Principe de la Religion; mais je renverrai le Lecteur à ce que j'ai dit des Arabes, des Romains & d'autres peuples. Le Héroïsme de nos Ancêtres dériveroit d'un principe de Religion: puisque le fameux Odin enseignoit, que tout homme, qui mouroit dans un combat l'épée à la main, alloit droit en Paradis. Un Principe tout contraire auroit rendu les Peuples du Nord aussi lâches que les habitans des Iles Marianes. J'avoué à la vérité, que les argumens, que l'auteur tire de la situation, où se trouvent
les



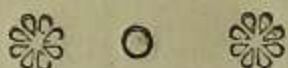
les peuples d'Asie & d'Afrique, paroissent de quelque poids, puisq'on voit ces peuples pendant une longue suite des siècles adonnés à l'esclavage, & qu'on n'y découvre pas les moindres marques de vertu & de bravoure. Mais ne doit-on pas dire, que c'est plutôt un effet de l'invasion de quelques peuples Barbares, particulièrement des Turcs, qui ont taché d'étouffer & de deraciner la vertu par tout, où ils en ont trouvé les moindres traces. Mais n'y a-t-il pas à espérer, que l'étincelle, qui a été cachée pendant plusieurs âges sous les cendres, pourra, avec la chute de l'Empire des Turcs, éclater encore une fois, & que la vertu qui a été couverte de ces épaisses ténèbres pourra rénaître & prendre l'essor. Je persiste donc dans mon opinion, & soutiens, que la différence des climats contribue peu aux qualités de l'esprit, mais presque uniquement à celle du corps, quoiqu'elle ne fasse rien par rapport à leur grandeur. Car les Samoyedes, les Gronlandois sont plus petits que plusieurs hommes,



qui demeurent sous la ligne. Leurs brebis & leurs autres bestiaux, sont fort petits; & un cheval de Norvegue ou de Hetland est un poulain à l'égard d'un cheval Danois. On objectera peut-être que c'est à tort que j'attribuë à l'auteur un sentiment, qu'il n'a point, puisqu'il parle dans plusieurs endroits de son ouvrage des effets des bonnes loix, mais comme il ne les regarde que comme des causes accessoires, qui mettent le frein à la nature, on peut dire, qu'il donne tout aux climats.

Lettre 517 - à sur le même Sujet.

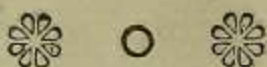
Vous dites, Monsieur, dans vôtre dernière lettre, que les remarques, que j'ai faites sur quelques passages, qui se trouvent dans le fameux livre nommé l'Esprit des Loix, vous paroissent assez bien fondées; mais que j'eusse mieux fait de n'avoir pas
cri-



critiqué un ouvrage, qu'on regarde comme un ornement de nôtre siècle. Je ne critique pas cet ouvrage. Je n'ai donné que mes remarques sur quelques positions opposées à ce que j'ai avancé sur les mêmes sujets. Car, quant au fond de l'ouvrage, je trouve, que l'auteur mérite les éloges, qu'on lui donne; j'avouë même, que peu de livres tant à l'égard du stile qu'à l'égard de la matière sont écrits avec plus de soin & plus de jugement. C'est dans cette vuë, que je l'ai parcouru plus d'une fois. Ce que je ne pratique qu'avec des livres distingués. Si je trouve plusieurs théses aux quelles je ne puis pas soufcire, toutes sont pourtant proposées avec une netteté, qui charme, & qui fait voir de quoi l'auteur est capable. Je n'alléguerai ici qu'un seul passage, par lequel l'Auteur finit le beau chapître, ou il traite du gouvernement d'Angleterre. Voici comment il en parle: *Si on veut lire l'admirable ouvrage de Tacite sur les mœurs des Germains, on verra, que c'est d'eux que*



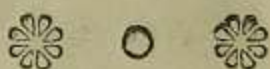
les Anglois ont tiré l'idée de leur gouvernement politique. Ce beau Systeme a été trouvé dans le bois. Mais ce raisonnement, n'en deplaise à notre illustre Auteur, cloche un peu. Quand on veut parcourir l'histoire d'Angleterre, on voit, que l'état de ce Royaume a été sujet à bien de revolutions, en sorte que ce n'est que par hazard, après plusieurs troubles & plusieurs défauts, découverts de temps en temps, qu'il a pris la forme, qu'on lui voit présentement. Du temps de Guillaume le Conquerant le gouvernement approchoit du Despotisme. Les différens, survenus entre ses fils, donnèrent occasion au rétablissement des loix de St Edoard. Sous le regne de Jean sans terre, les Etats profitèrent de sa foiblesse pour mettre des bornes plus étroites à la puissance Royale. Les communes, dont on ne fit aucun cas sous les premiers Rois Normands, commencèrent pendant les troubles & les divisions entre le Roi, les grands du Royaume & le clergé, à lever la tête, & à s'arro-



s'arroger quelque part dans le pouvoir législatif. Voilà l'origine de l'établissement de la chambre basse. En un mot, l'histoire fait voir, que le gouvernement d'Angleterre a été fort chancelant, en sorte que ce Royaume comme l'Empire Romain a pris diverses formes; & on a été obligé de bâtir, de détruire & de rebâtir, jusqu'à ce, qu'il soit devenu dans l'état, où on le voit aujourd'hui. Il est donc évident, que le gouvernement des Anciens Germains, dont parle Tacite, n'a pu être le plan de l'état présent de l'Angleterre, & que le Système du gouvernement de ce Royaume n'est pas tiré du bois. En cas, qu'il y-ait une parfaite conformité entre le gouvernement des anciens Germains & celui d'Angleterre, on peut dire, que c'est l'effet d'un pur hazard. Je ne crois pas, qu'aucun Anglois, versé, tant soit peu, dans les affaires, d'état ose défavouër les défauts, auxquels le gouvernement a été sujet. Car où il n'y-a point de maladie, on n'a pas besoin de Medecine. Les réparations



auxquelles on a eu recours pour soutenir l'édifice, & la nécessité, qui a souvent obligé les Anglois d'y boucher nombre des trous, font assez voir les défauts dans la première constitution, & marquent des anomalies tant dans la forme du bâtiment, que dans la chaux, dont il a été cimenté. Il reste seulement à savoir, si tout est venu à son comble, en sorte qu'il n'y-a plus rien à faire. Si cela est ainsi, on peut se vanter avec l'auteur d'avoir trouvé ce qu'on cherche. Pour moi, je n'en ose pas disconvenir. Mais il me semble, qu'il restent encore quelques noëuds à délier & quelques demandes à faire, savoir, pourquoi l'harmonie tant souhaitée entre les trois états n'est pas encore bien établie, pourquoi les deux chambres se disputent toujours le terrain, pourquoi on n'a pas encore réussi à mettre des bornes, dont chaque partie seroit contente, pourquoi tant de plaintes sur le pouvoir législatif. Vous direz peut-être, que l'état est présentement dans une heureuse tran-



tranquillité: Mais ne doit-on pas attribuer ce calme plutôt à la Sagesse du Roi regnant, qu'à la constitution de l'état. Mettez quelque autre Prince moins adroit sur le trone, vous verriez les anciennes Tragedies renaître; le ferment y reste toujours, qui peut mettre l'état en agitation: Mais la dexterité de celui, qui tient le gouvernail, fait que l'étincelle, qui n'est pas encore éteinte, demeure cachée sous les cendres, en sorte qu'on peut alleguer ici ce qu'on dit de certaines maladies, *presente Medico non nocent*. Les termes pour l'assemblée des Parlemens & leurs durée font pourtant encore l'objet des querelles. On parle encore de defauts, qu'on entrevoit dans les élections des membres de la Chambre basse, & on insiste, quoiqu'en vain sur l'exclusion des Pensionnaires ou des Officiers de la Couronne. Le cri contre le plein pouvoir des membres éclate de toutes parts. On veut, que le pouvoir des Commis soit limité par des instructions de ceux qui commettent,

vû



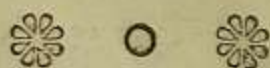
vû que ceux-là, auffi tôt, qu'un Parlement est afsemblé, paffent pour autant de fouverains, quoique plufieurs de leurs décisions déplaiſent au peuple. On s'entrequerelle toujours fur les prérogatifs de la couronne, dont plufieurs fouhaitent quelque rétranchement, d'autres plus d'étendue. On voit fouvent les actes des parlemens fuivis d'une longue queuë des proteſtations pleines d'aigreur & d'amertume. Les factions odieufes des Toris & des Wigs &c. ſubſiſtent encore. Je n'oſe pas dire, que l'auteur dans ce Chapitre a voulu flatter le peuple Anglois, ſa candeur ne permet pas de le croire. Tout ce, qu'on peut dire, c'eſt, qu'en cas, qu'il ait fait la définition du gouvernement de l'état dans cette vuë, il n'obtiendra guères ſon but, car la nation, qui n'aime pas le fard, avouë elle même ces défauts, dont je viens de faire le récit.

Let-

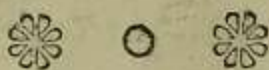


Lettre 518 a **.

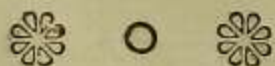
Je suis ravi d'entendre, que vous avez goûté les remarques, que j'ai faites sur quelques passages, qui se trouvent dans *l'esprit des Loix*, & , comme j'ai indiqué, qu'il y a bien d'autres positions du même auteur, qui démandent quelque correction, ou une explication plus étenduë, vous souhaitez d'en être instruit. Je n'ai pas lû cet ouvrage dans l'intention de le critiquer, c'est pourquoi je ne suis pas en état de satisfaire vôtre curiosité. Tout ce que je puis dire presentement, c'est que j'ai trouvé quelques passages, aux quels je ne puis pas souscrire, & d'autres, qui ont besoin d'explication. J'aime les paradoxes, ou les sentimens, qui sont contraires à l'opinion commune, mais je soutiens, qu'on ne doit s'y fier qu' à bonnes enseignes. Dans le 17me. Chapitre du septieme livre, ou il s'agit de l'administration des femmes, il en juge ainsi: *Il est, dit il, consre la raison*



Et contre la nature, que les femmes sont maitresses dans la maison, comme cela etoit etabli chez les Egyptiens : mais il n'en est pas, qu'elles gouvernent un empire. Dans le premier cas l'etat de la foiblesse, ou elles sont, ne leur permet pas la pre-eminence : dans le second leur foiblesse même leur donne ordinairement plus de douceur, Et de moderation; ce qui peut faire un bon gouvernement plutôt que les vertus dures Et feroces. Mais ce sentiment ne me paroît pas soutenable : car, si c'est contre la nature, qu'une femme soit maitresse dans la maison, à plus forte raison doit on dire, que c'est contre la nature, qu'on lui confie une administration plus ample. On voit pourtant, direz vous, que cecy se pratique dans plusieurs états. Je n'en disconviens point : Mais on doit attribuer cet usage à toute autre cause; qu'à celle que l'auteur allegue. On fait, [que plusieurs nations ont adopté cette maxime de ne pas abandonner la ligne perpendiculaire



laire dans les royaumes héréditaires, & qu'en vertu de cette loix, si entre les enfans ou des neveux du Prince decedé, il se trouve une Princesse plus proche dans la même ligne, on la met sur le throne préféablement à tous les Princes, qui se trouvent dans les lignes collaterales. Dans les royaumes électifs c'est tout autre chose. Là on ne commet guères l'administration de l'état aux femmes. Cecy découle donc uniquement de loix fondamentales, etablies dans quelques païs, pour conserver la Succession dans la même ligne. Je veus supposer avec l'auteur, que le beau sexe possède naturellement plus de moderation que les hommes: Mais ne voit on pas, que trop de douceur enfante autant de mal que la Severité. De plus l'experience montre, que sous le regne des femmes les hommes gouvernent l'état, tout, comme sous celui des hommes les femmes maîtrisent. J'ai dailleurs dans mes écrits soutenu que la nature & le bons sens démandent, qu'on confie toute administration



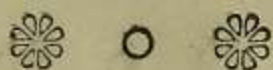
tion tant publique que privée aux personnes, qui en sont le plus dignes, & qui savent manier les affaires avec dextérité, &, que sans egard à la différence du sexe on regarde plutôt les qualités de l'esprit que celles du corps. Dans une autre section, ou l'auteur parle de la sécurité d'un état, il dit, que dans les Monarchies moderées on à besoin de forteresses: Mais que dans les despotiques on craint d'en avoir. Cette position me paroît pareillement contraire au genie des gouvernemens: Car dans une monarchie absolue, ou des troupes réglées sont entretenues aux depens de l'état, & postées en differens quartiers, on à besoin de forteresses presque dans chaque province, car il est dangereux de les mettre toutes ensemble dans un corps, ou d'assigner à toutes un seul quartier. C'étoit dans cette vûe, que les Empereurs Romains s'aviserent de disperfer le gros corps des troupes Pretoriennes, & de les placer en differens endroits de l'empire.

Si



n-y ait point de part, est aussi coupable que l'auteur, à moins qu'il n-y ait des circonstances, qui demandent quelques modérations; par exemple s'il s'agit de deferer père, mère, enfans, maris où femmes: du reste celui, qui câche une conspiration, est censé d'y consentir: & dans les gouvernemens les plus doux il est traité sur le même pied, si la conspiration est contre l'état. Nôtre auteur me paroît trop concis dans ses thèses. Celle cy demande une explication plus étendue. Il falloit indiquer ce, qu'il entend par une conspiration; il falloit considerer les circonstances & la situation, où se trouve celui qui la câche.

Dans un autre endroit, où il traite de punition, il blame ces Princes, qui ne souffrent point, qu'on parle en faveur de ceux, qui sont tombés en disgraces. C'est même icy qu'il dévroit examiner les motifs des disgraces, & distinguer, si elles sont des effets d'une caprice, où si elles derivent de justes causes. Si la cause de la disgrace est
juste,



juste, & par consequent la punition nécessaire, le Prince fait prudemment, lorsqu'il ne prête pas l'oreille à l'intercession de ses favoris. L'expérience fait voir, que la justice par une telle fermeté se maintient, & que plusieurs crimes par l'intercession de ceux à qui le Prince ne peut résister, demeurent impunis. On ne peche que trop souvent sur ce compte; en se reposant sur l'intercession de quelque Patron, qui peut tout applanir.

Quand il parle des effets, qui dérivent de climats, &, lorsqu'on lui oppose entre autres objections celle, qu'on tire du mépris de la mort & du courage des femmes Indiennes, qui se laissent bruler pour ne pas survivre à leurs maris, il cherche de se tirer de ce labyrinthe par une distinction, qui me paroît enigmatique & presque intelligible. Voilà une éclatante preuve de courage des femmes, qui vivent sous un climat méridional. On n'en trouvera guères d'exemples dans aucun autre país froid.



Mais nôtre auteur ne veut pas abandonner sa thèse, ayant soutenu, que les vertus, les vicès, la bravoure, la lacheté, l'esclavage, & l'amour de la liberté doivent être attribués à la diversité des climats. Qu'est ce qu'il pourra repondre aux objections qu'on tire de la Chine & du Jappon? Les Chinois & les Japonois, vivant sous un même climat, respirent presque le même air: Mais ceux là sont lâches & timides, & ceux cy braves & déterminés. *On à beau, dit il, ecorcher un Moscovite pour le faire avoir quelque sentiment.* Ce qui doit être l'effet du climat: Mais les Voyageurs nous montrent des peuples Meridionaux, qui surpassent toutes autres nations en paresse & insensibilité. Il avoue pourtant lui même (dans un autre endroit, que Pierre le Grand à reformé les Moscovites avec peu de peine.

Sur ce qu'il dit de femmes, qui demeurent dans les païs chauds, on peut même faire quelques remarques. *Les femmes dans ce païs, dit il, sont naturellement si lasci-*

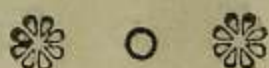


lascives, qu'on a besoin de les enfermer; C'est donc, poursuit il, le climat, qui doit decider des choses. Que serviroit-il d'enfermer les femmes dans nos païs du Nord, où toutes leurs passions sont calmes & peu actives, où l'amour a sur le cœur un empire si réglé, que la moindre police suffit pour les conduire. Laissez un homme avec une femme, les tentations seront des chûtes, l'attaque sûre la résistance nulle: dans ces païs, au lieu de preceptes, il faut des verroux. Pour donner plus de poids à cette these, il cite un livre classique de la Chine, qui regarde comme un prodige de Vertu de se trouver seul dans un appartement reculé avec une femme, sans lui faire violence, Mais je crois, que le climat y fait moins que la contrainte: Car les voyageurs parlent de certains païs chauds, où les femmes se font voir toutes nues en compagnie des hommes, qui regardent leur nudité avec indifferance, & de sang froid: la chaleur est aussi forte dans les provinces meridionales

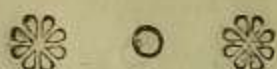


de la France qu'en Italie; mais, puisque la contrainte n'est pas la même, la passion est plus calme dans les provinces de la France. Essayons d'enfermer les femmes en Dauphiné & en Languedoc; employons des clotures, & des verroux, & permettons un libre commerce entre les deux sexes en Italie, nous verrons peut être des effets tout opposés à ceux dont parle l'auteur. Il avoue lui même un peu après, que la jalousie naît, où d'un excessif amour, où des coutûmes d'un païs.

Dans le premier chapitre du livre dix huitieme il soutient, que le gouvernement d'un seul se trouve plus souvent dans les païs fertiles, & le gouvernement des plusieurs dans les païs qui ne le sont pas. Cecy n'est pas moins difficile à démontrer par des exemples. Quand on envisage la situation, où plusieurs états & royaumes se trouvent à present; On voit, que la Moscovie, qui est un royaume stérile, obeît à un seul Prince, qui gouverne despotiquement, & que



& que le gouvernement de Pologne, qui est un país gras & fertile, est aristocratique. Quel país est plus gras que l'Angleterre? & dans quel país jouit on de plus de liberté. La Hollande, qu'on nomme le jardin de l'Europe, & où toutes les villes regorgent des richesses, est un état populaire. C'est tout de même de la plûpart des Villes libres de l'Europe. Au contraire dans plusieurs país steriles, comme la Moscovie, la grande Tartarie le gouvernement est monarchique. Le pur hazard donne souvent la forme aux gouvernemens. Lorsque les Vices se glissent dans un état populaire, on en voit naître une Aristocratie; lorsque les grands tâchent d'affervir où d'écraser la populace, le gouvernement dévient Monarchique, & lorsque le Monarque abuse de sa puissance, & qu'elle dégenere en tyrannie, le peuple se revolte, & l'état populaire se rétablit. Cecy est conforme à l'histoire & à l'expérience. Mais nôtre auteur tâche d'attribuer tout aux causes phisiques, quoique, la poli-



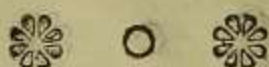
tique en soit le vrai & le seul ressort. Je ne comprends non plus ce, qu'il dit de la longue durée des Empires du midi, & de l'instabilité de ceux de l'Europe. C'est même, à son avis, l'effet des climats. On voit pourtant, que la Monarchie Romaine a subsisté pendant plusieurs siècles, & que l'Empire Ottoman subsiste encore. La cause de la courte durée des quelques empires, qu'on a vus naître en Europe dans le moyen age, derive de la folle coutûme qu'on avoit adoptée de partager l'état comme un patrimoine entre les enfans du defunt Monarque. Ce partage aneantit l'empire de Charles Magne. (a) D'autres causes effectuèrent la chute de celui d'Espagne. En Europe les Princes, étant toujours à l'affut, epient

(a) L'auteur dit, que cet Empire, etant devenu trop grand fut partagé par necessité: mais la tendresse de Louis le Debonnaire envers ses enfans en étoit la cause, c'étoit la coutume introduite par tout dans le moyen age, que les petits Princes même ont constamment suivie.



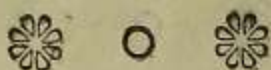
épieient les demarches des leurs voisins, & pour empecher leur agrandissement, s'allient avec d'autres puissances. Si les Rois d'Asie, s'étoient servi de la même precaution, les grands empires, qu'on à vus naitre en Asie feroient étouffés dans leur naissance.

L'Auteur dit dans un autre chapitre, que ce n'est pas la fertilité, mais la liberté, qui pousse les habitans à cultiver leurs terres. Cette thèse est pareillement sujette à la critique. Nul país n'est plus fertile que la Chine, & nul país n'est pour-tans mieux cultivé, quoique les Chinois vivent sous un gouvernement arbitraire. Il en est de même de la France où les habitans surpassent tout autre peuple en industrie. Ce seul exemple suffit, quoique l'histoire en fournit plusieurs autres. J'ose soutenir, que la liberté engendre plutôt faineantise que l'activité & le travail. Les Sybarites étoient libres & paresseux en même degré. C'en étoit tout de même des Tarentins: Car dans Tarente la liberté & la paresse alloient



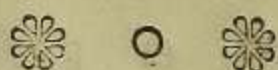
d'un pas égal. Les loix, qui notent d'infamie la faineantise, poussent les hommes au travail. Essaions de dorloter nos païsans, nous verrons en peu de tems nombre des terres desertes : Et soit, que la Severité où trop de contrainte abatte souvent l'esprit, & jette les hommes dans une espèce de lêtargie, il ne s'en suit pas pourtant, que la liberté les rend braves & industrieux. Au contraire trop de liberté engendre souvent la volupté, dont la lâcheté & la paresse sont des Suites naturelles : tel est l'effet de la liberté Polonoise. On avoue d'ailleurs, que la sterilité impose à l'homme la necessité de travailler : C'est pourquoi on dit dans le proverbe, que la disette force une pauvre femme à filer.

Les Indiens, pour-suit l'auteur, qu'on nomme *Indios bravos*, ont toujours affronté la puissance des Espagnols, au lieu que les Mexicains & les Perouviens, qui demeurent sous la ligne, n-y ont pû résister. Voilà l'effet du climat froid, qui inspire du courage.



rage. Mais ne doit-on pas attribuer cecy au peu d'envie des Espagnols, qui ont vû, qu'il ne vaudroit pas la peine de s'affujerir des pauvres peuples, où il n'y auroit rien à gagner.

On voit ainsi, que parmi plusieurs excellentes théses il se trouvent diverses, qui étant mises au creuset, ne paroîtront pas être de bon alloi. Dans tout cet ouvrage il n-y-a rien, qui me plait tant que les deux livres, où il parle de la religion: Car, quoiqu'on y recontre quelques positions, qui ne sont pas à l'épreuve de critique, elles donnent pourtant occasion aux recherches, qui ne tombent gueres dans l'ésprit de chacun. Et plusieurs de ses théses, quoiqu'elles ne soient pas tout à fait nouvelles, ont pourtant l'air de pensées originales. Les Protestans ne goûteront pas pourtant ce qui'l dit des motifs de la reformation. Voicy comment il en parle: *Quand la religion cbretienne souffrit, il y à deux siecles ce mal heureux partage, qui la divisa en catholique & Protestante les peuples du Nord embrasserent*
la



la Protestante, & ceux du Midi garderent la catholique. C'est, que les peuples du Nord ont & auront toujours un esprit d'indépendance & de liberté, que n'ont pas les peuples du Midi, & qu'une religion, qui n'a point de chef visible, convient mieux à l'indépendance du climat, que celle, qui en a un. On voit par là qu'il s'efforce à maintenir son paradoxe & le point principal de son système: Mais, n'est ce pas, dit un autre auteur, insinuer, que les Protéstans n'ont changé de culte & de sentiment que pour secouer le joug d'une religion, qui génoit leur liberté. Ce motif ne leur feroit pas honneur. On a lieu de croire, que la plupart n'ont abandonné la religion catholique, que parcequ'ils en ont reconnu les erreurs & les abus. Vraiment on ne reconnoit icy la candeur de nôtre illustre écrivain, à moins qu'on ne veuille dire, qu'il n'est pas assez versé dans l'histoire ecclesiastique, ce qui n'est pas à présumer d'un savant de la première classe. Ne voit on pas, que plusieurs
repu-



républiques, comme Gènes, Vénise, Pologne, & une considérable part de Cantons des Suisses & de villes libres d'Allemagne ont gardée la religion romaine.

Ce, qu'il dit dans une autre section, de l'utilité des deux chefs independans dans une Monarchie, est du même étoffe. *Dans une Monarchie moderée*, dit il, *il est utile, que le chef du clergé soit independant de la puissance civile.* Icy il parle en catholique outré, & se rend tout à fait méconnoissable. Un si hardi & genereux defenseur de la verité comment a-t-il pû adopter un principe si pernicieux; & comment a-t-il pû recommander un gouvernement à deux têtes? N'est il pas évident, que c'est sur l'unité de la supreme puissance, que le salut d'un état est fondé. Prêter serment à un autre qu'à son souverain est un crime de Leze-Majeste dans un laïque: C'est dans le cloître un acte de religion: L'esprit de trouble n'a que trop souvent porté des ordres entiers de religieux à servir Rome contre leur patrie.

Mais



Mais ce qui choque le plus, c'est ce, qu'il avance Chap. 9. livr. 3. Où il traite de la sûreté d'un gouvernement despotique en ces mots: *Lorsque dans le gouvernement despotique le Prince cesse un moment de lever le bras, quand il ne peut pas anzantir à l'instant ceux, qui ont les premières places, tout est perdu: Car le ressort du gouvernement, qui est la crainte, n'y étant plus, le peuple n'a plus de protecteurs.* Et un peu après: *Le Sophy de Perse, detbroné de nos jours par Myrreweis, vit le gouvernement périr, parcequ'il n'avoit pas versé assez du Sang.* Mais, ne trouve t-on pas plusieurs exemples de Tirans, qui ont été dethronés, exilés où massacrés pour avoir versé trop de Sang? & ne trouve-t-on pas autant d'exemples de Despotes, qui en pardonnant genereusement à ceux, qui sont convaincus d'avoir comploté contre leurs personnes, ont par là affermi leur throne. Mais rien ne mérite plus d'être censuré, que ce, quil dit du principe



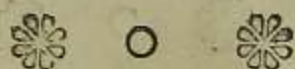
eipe d'une Monarchie modérée, quand il enseigne, que la Vertu n'y est qu'un vain nom, & que l'état peut subsister independamment d'elle, & dans un autre endroit, que la venalité des charges y est bonne: quel paradoxe!

Ce qu'il dit de la manière de former les jugemens, qui est le Sujet du Chap. 5. livre 6, m'a fort surpris: *Le Monarque*, dit il, *ne doit pas juger: Car dans les états monarchiques, le Prince est la partie, qui poursuit les accusés, & les fait punir ou absoudre. S'il jugeoit lui même, il seroit encore le juge & la partie. De plus il perdrait le nouvel attribut de sa souveraineté, qui est celui de faire grace: Car il seroit insensé, qu'il fit & desit ses jugemens. Il ne voudroit pas être en contradiction avec lui même; outre que cela confondroit toutes les idées. On ne sauroit, si un homme seroit absous, où s'il recevroit sa grace, & comme les confiscations lui apartiennent, ni lui, ni ses Ministres ne peuvent juger dans les affaires*
fisca-



fiscales. Cecy, ayant l'air de nouveauté, & paroissant estre bien fondé, m'a fort frapé, & quoique je me sois epuisé dans l'étude de la philosophie, qui traite des Vertus, des vices & du devoir de l'homme, javoue, que cette observation ne m'est jamais tombée dans l'esprit: Car j'ai toujours crû, que c'étoit le devoir d'un Prince de présider aux tribunaux, & je trouve, que tous les philosophes & les historiens envisagent cette qualité comme une de plus recommandables. Les Princes mêmes en sont persuadés; & c'est dans cette vue, qu'ils subissent ce fardeau tout penible qu'il soit. Vous voyez, que je l'ai regardée comme un ornement dans l'histoire de Christian 4. Voyons donc s'il n-y à pas moyen de combatre cette thèse, où au moins d'y faire quelque breche. Essayons le pour l'honneur des Princes, qui, à ce que dit l'auteur, se chargent d'une occupation non nécessaire & même nuisible à l'état, & qui les met en contradiction avec eux mêmes. Si l'auteur veut dire qu'un

Sou-



Souverain ne peut ni ne doit juger seul, il n'y a tant à redire à cela: Car c'est par là qu'il paroît être juge & partie en même tems, mais c'est ce qu'aucun Prince ne fait ni ne peut faire. Le vrai sens de la position est donc, qu'il ne doit même juger dans un tribunal commun, où il préside. Dans ce cas pourtant il le peut, & il le doit faire. Il le peut, car comme il ne fait que donner sa voix, & approuver une sentence, qu'il trouve être conforme à la loix, il ne renonce pas à son droit, ni ne se dépouille du pouvoir de faire grace; & on ne peut dire, qu'il est juge & partie, à moins qu'il ne s'agit de quelque intérêt particulier où d'une affaire fiscale. C'est uniquement dans ce cas, & dans le crime de Léze-Majesté où une cause doit être décidée par des juges établis. Dans tout autre cas il peut juger sans se mettre en contradiction avec soi même. Il doit aussi juger. Car la présence du Prince est souvent nécessaire: elle tient les autres juges en bride, aiguise leur atten-

e

tion,



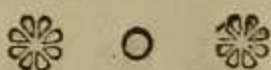
tion, & les avertit de leur devoir. Ainsi voit on des Rois faire la guerre en propre personne, & se mettre à la tête d'une armée pour l'animer. Du reste j'ose soutenir un paradoxe tout opposé au paradoxe de l'auteur. Je dis qu'il est quelque fois de l'interêt des Sujets, qu'un Roi clairvoyant juge tout seul, quand il s'agit de proces, d'où il ne tire aucun profit: Car les juges ordinaires se laissent souvent corrompre, un tel soupçon ne peut pas tomber sur le Monarque. Il y a bien d'autres thèses, qui sont sujettes aux critiques: Mais, comme je ne me suis pas proposé de critiquer ce fameux ouvrage, ayant uniquement voulu examiner quelques positions, qui sont opposées à ce que j'ai avancé dans mes épîtres morales, je m'arrete icy. Du reste je conviens avec ceux, qui estiment cet ouvrage, & qui le regardent comme un chef d'œuvre dans son espèce: Car on y voit la main de maître, & des marques d'un jugement mûr, & d'une rare candeur, Je me suis proposé de mettre en Danois lex deux livres, qui
trai-



traitent de la Religion, omettant seulement quelques passages, qui me paroissent un peu enigmatiques: Car le stile est dans plusieurs endroits fort concis, & a l'imitation de Seneque trop pesé; ce qui est la grande mode de nos jours. Pour en donner un echantillon, j'alleguerai une couple des passages, qui sont de cette nature. Dans la comparaison, qu'il fait entre un Athée & un croyant, il s'exprime ainsi: *L'homme pieux & l'Athée parlent toujours de Religion: L'un parle de ce qu'il aime, & l'autre de ce qu'il craint.* Cecy demande une explication plus claire & plus etendue. Il faudroit avoir indiqué ce, qu'il entend par la crainte. Personne ne craint la religion, qu'il traite de pure fiction, où d'invention humaine, & personne ne parle en tremblant de Dieu, dont il nie l'existence. Il auroit mieux dit: que l'homme pieux parle de ce qu'il aime, & l'Athée ne parle guères de ce, dont il se moque. Voicy encore un autre exemple de son stile enigmatique. *La religion a de*



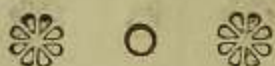
Si grandes menaces, elle a de si grandes promesses, que lorsqu'elles sont presentes à nôtre esprit, quelque chose que le Magistrat puisse faire pour nous contraindre, il semble qu'on ne nous laisse rien, quand on nous l'ote & qu'on ne nous ote rien quand on nous la laisse. Cecy, ayant l'air d'une belle epigramme, arrête le lecteur, qui d'abord n'en comprend pas le sens. L'ouvrage est tout plein de telles pointes, d'où on voit, que l'auteur s'est conformé au gout de nôtre age: Car ce, qu'on critique dans Seneque, dans Tacite, dans les épîtres de Pliné, & dans d'autres anciens écrivains, est devenu la grande mode aujourd'hui. Si l'Auteur s'étoit servi d'un stile plus diffus, l'ouvrage auroit été plus utile, mais moins beau & brillant. Il faut que les auteurs choisissent le milieu entre une excessive longueur, & une trop grande brieveté. Les uns, pour être trop amples, accablent la paresse de ce Siecle, & font peur aux esprits, qui ne sont pas laborieux; les autres pour être



être concis n'instruissent pas assez: Parce-
qu'il est impossible d'être court & de con-
server la clarté, qu'il faut pour instruire.

Lettre 519 a **.

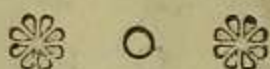
Vous dites dans vôtre dernieré, que
je plaide pour les peuples du Midy
contre les Europeens. Je ne plaide que pour
la verité, où pour ce que je juge en appro-
cher le plus: j'avouë, que les Europeens sont
plus braves, & plus vertueux que les peuples
de l'Asie où de l'Afrique. Je soutiens pour-
tant, que ces qualités ne derivent pas de
l'air & de la nourriture du Corps, mais
qu'elles sont des effets des saines loix, & de
leur exacte observation. J'ai montré, que
les exemples, que l'auteur de l'Esprit des
loix allegue pour établir ses théses, ne prou-
vent rien, puisqu'on peut apporter autant
d'exemples pour montrer le contraire. La
plûpart des historiens sont Europeens.
Chaque écrivain parle en faveur de son pais.
Si l'histoire de Perse, telle, que nous l'avons,



eut été écrite d'une plume parfaite, elle auroit pris toute autre face. Un écrivain d'Asie auroit montré, que la religion, la philosophie, la politesse, dont nous nous vantons, tirent leur origine de l'Orient, & de l'Égypte, d'où elles sont transmises a nous. J'ai dans plus d'un endroit avoué l'effet du climat. J'ai dit, qu'il peut rendre le Corps robuste. Je dis même, qu'il y a des qualités, qui derivent de la constitution du Corps. Mais je nie absolument, qu'avec l'air & l'aliment on avale des vertus & des vices, & que les climats impriment l'amour de la liberté & un certain penchant à esclavage, sur tout, puisque l'histoire montre, que la même nation a été tantôt lâche, tantôt brave, tantôt eprise d'amour de la liberté, tantôt adonnée à la Servitude; d'où on doit conclurre, que ces vicissitudes découlent de l'Institution & de Loix. N'est il pas un principe dangereux d'établir une doctrine, qui rend les vices & les vertus locales? les hommes ne pourront ils pas par là colorer
leurs



leurs crimes, & imputer toutes leurs fautes à la qualité des terres; comme font certains malfaiteurs, qui pour se disculper, s'en prennent au diable. Voicy mon sistême, que je soumets à votre jugement. La nature fait les hommes, sous quelque climat qu'ils naissent, egaux. La pâte, dont ils sont composés, est la même, l'architecture la même: Les materiaux sont la chair, le sang, les humeurs, les os &c. la structure les nerfs, les veines, le cœur, les entrailles &c. Le nez, les oreilles, les yeux sont placés sur les mêmes endroits de la tête; en sorte que la forme & la matiere sont parfaitement homogenes, à la reserve de l'écorce où de la peau, puisque quelques hommes sont blancs d'autres sont noirs. Ainsi la varieté, qu'on remarque par rapport aux mœurs & aux sentimens, ne doit être attribuée à l'Architecte où au createur, mais au peu de soin des ceux, à qui l'éducation de l'homme est commise. On peut comparer l'homme avec une terre naturellement grasse & fer-



tile, mais inculte & sauvage, qui faute de culture ne produit rien. Les laboureurs sont les Princes, les Législateurs, les Philosophes, les Docteurs, qui remuent la terre, qui la sement, & qui la cultivent. La semence étant diverse la moisson l'est pareillement. Si on sème du froment, on fait récolte du froment; si d'ivroye, on ne moissonne que d'ivroye. C'est donc à l'ignorance, où au peu de soin des laboureurs, qu'on doit s'en prendre, si les mêmes terres ne produisent les mêmes fruits. La diversité, qui se trouve dans les mœurs & dans les sentimens de l'homme découle de la même source. La jeunesse est comme une cire, qui se moule de toute façon; le pli qu'on y met ne s'efface guères. D'où il vient, que l'homme diffère de l'homme comme le marbre cru du marbre poli. La plûpart des hommes, plongés dans les tenebres de l'ignorance, suivent aveuglement leur penchant naturel, qui leur abrutit l'esprit: d'autres se laissent entrainer aux vices par les mauvais exemples de leurs
con-



conducteurs. D'autres vivant dans l'abondance, s'abandonnent à la volupté, qui en est une suite. Essayons d'introduire l'abondance dans un país sobre & continent, nous verrons en peu de temps des Lapponois transformés en autant des Sybarites, surtout, si on lâche la bride aux Voluptés, dont l'abondance est la source: Mais, si par des loix somptuaires on met des digues, & si l'on empeche au moins, qu'elles ne courent à toute bride, les habitans, quoique le país regorge de richesse, resteront toujours sobres & continens. Tout derive donc de l'institution & de loix salutaires, qui imposeront aux hommes tel pli qu'elles voudront, soit qu'ils demeurent en Europe où en Asie, dans un país gras où sterile. Le grand Empereur Pierre Alexiovitz, qui desespéroit de la possibilité de reformer les Moscovites, trouva dans la reformation plus de facilité, qu'il ne s'étoit imaginé. Je ne nie pas la difference, qui se trouve même dans les qualités des enfans. Car dès le



berceau une telle variété éclate : en sorte qu'on peut dire, que les enfans sont nés avec plus où moins de penchant à la colere, à la jalousie & à bien d'autres passions : Mais cette variété des temperamens ne vient pas de la qualité du climat : Car on trouve, que parmi les individus elle est aussi fréquente dans l'Asie qu'en Europe. On voit ainsi, que l'argument, qu'on tire du climat, bien loin d'affoiblir ma these, la fortifie plus que jamais. L'Auteur avouë à la verité, *que les mauvais législateurs sont ceux, qui favorisent les vices du climat, & que les bons sont ceux qui s'y opposent* : Mais, comme l'expérience fait voir, qu'un législateur peut refondre un peuple du Midi avec la même facilité qu'un peuple du Nord, & qu'on s'aperçoit de la différence dans les temperamens & dans les inclinations aussi souvent en Asie qu'en Europe, on doit conclurre, que les bonnes où les mauvaises qualités, qui paroissent être nationales, derivent de l'institution & de loix.

Cette



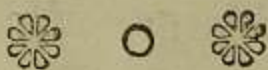
Cette lettre a déjà été imprimée en danois, & elle se trouve dans le second Tome de mes epîtres. On y voit quelques remarques sur les causes du deperissement du genre humain, que le même auteur allègue dans son *Esprit des Loix* & particulièrement dans ses lettres Persannes.

Lettre III. à **.

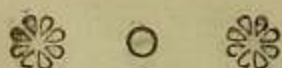
J'ai lu avec plaisir les lettres Persannes, que vous m'avez envoyées. C'est un vrai chef d'œuvre, car on le trouve parsemé de nobles & de rares pensées, qui, quoique elles ne soient pas neuves & originales, elles ont pourtant l'air de nouveauté. On trouve à la vérité, que l'auteur s'écarte souvent de l'orthodoxie commune, tant dans la theologie que dans la morale: Mais, comme plusieurs de ses positions donnent occasion aux diverses recherches, qui ne tombent pas d'abord dans l'esprit, & qu'elles mettent au jour quelques vérités, qui nous echapent, je juge, qu'à l'égard du merite de l'ouvrage en general, on doit moderer la censure, & confide-



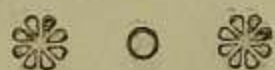
rer, que bien des choses, qui ont d'abord été condamnées comme hardies & choquantes, maintenant sont regardées comme des axiomes & des Verités incontestables. Quant à moi, il n'y a rien qui me cause plus de dégoût, qu'une morale trop battue & triviale, & c'est dans cette vuë, que je préfère cet ouvrage aux aventures de Telemaque. Vous demandez mon sentiment sur ce que l'auteur, tant dans son *Esprit des Loix*, que dans ses *Lettres Persannes* dit de causes du décroissement du genre humain. Les raisons, qu'il allegue me paroissent assez solides, quoiqu'elles ne delient pas le noeud. Il attribué cette diminution aux diverses causes, aux contagions, sur tout à celle du Siecle 14. nommée *la Contagion noire*, qui emporta la moitié du genre humain, & detruisit tout jusqu'aux racines des plantes: Mais, quoique ces maladies epidemiques ayent souvent fait des horribles ravages avant ce tems là, la terre a pourtant fourmillé d'habitans, &, toute furieuse qu'étoit la dite peste, elle



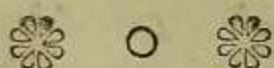
elle n'étoit rien en comparaison du deluge universel, d'où il ne se sauva qu'une seule famille, &, non obstant cette desolation, on vit un Siecle après les parties principales de nôtre globe assez bien peuplées. La seconde cause de cette diminution est, à son avis, la polygamie: Mais cette raison n'ôte pas la difficulté non plus. On avouë à la Verité, que l'action de châtrer, qui est une Suite de la polygamie, empeche la propagation: Mais la polygamie étoit fort en vogue dans les premiers ages; sur tout parmi les Juifs, qui se multiplierent pourtant plus qu'aucune autre nation. Et il y en a même, qui regardent une multiplication si prodigieuse comme l'effet de la polygamie. Le troisieme argument est tiré du soin des anciens Grecs & Romains pour conserver & pour multiplier leurs esclaves: Mais, comme tous nos propriétaires ont autant d'interêt dans la conservation de leurs serfs, &, comme ils tâchent d'en augmenter le nombre, on pourroit s'en promettre la même multi-



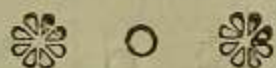
multiplication. L'expérience fait pourtant voir, que c'est en vain qu'on se flatte d'un pareil succès. Le quatrième est le divorce, qui étoit anciennement permis, mais qui présentement est défendu par les loix chrétiennes. On doit avouer, que cette défense arrête souvent la propagation: Car tout homme, qui épouse une femme stérile, est obligé de la garder. Mais, comme dans tous les pays, où le divorce est permis, on s'aperçoit de la même disette des habitans, cet argument n'est pas de plus grand poids que ne soient les précédens. Il tire le cinquième argument de prêtres & de moines, qui sont autant d'Eunuques, vû qu'ils se devoient au célibat. Il dit, que ce métier de continence anéantit plus d'hommes que les pestes & les guerres les plus sanglantes n'ont jamais fait: Mais ces vœux de continence ne sont en usage que dans les pays Romains, les quels sont pourtant aussi bien peuplés que ceux des Protestans. Une chose est de faire vœu de chasteté, une autre est de le garder; ce
qu'on



qu'on ne peut pas attendre de tant des gros & des gras moines, qui paroissent être nourris dans les cloîtres uniquement pour y être rendus habiles à la propagation. La différence est, que les païs romains produisent plus de batards, & ceux des Protestans plus d'enfans legitimes. La sixieme cause est l'établissement des Colonies dans les Indes, sur tout dans l'Amerique: Mais ces Colonies n'ont depeuplé que l'Espagne. Un argument plus fort peut être tiré de l'horrible massacre, que les Espagnols ont fait des habitans de l'Amerique & de la cruauté, que les Turcs ont exercée dans les provinces conquises, quoique cela ne montre que la cause de la diminution des hommes dans les Indes & dans la Turquie. On voit ainsi que, tout brillans que sont les arguments allégués par l'Auteur, ils ne delient pas pourtant le nœud, puis qu'on s'aperçoit, à ce qu'on dit, du décroissement du genre humain dans tous les endroits de la terre à la reserve de la Chine, qui est une fourmillière des hommes,



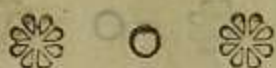
mes, & qui suivant les temoignages des Voyageurs est si peuplée, qu'elle ne peut contenir plus de monde. On pourroit encore y ajouter une autre cause tirée de mariages tardifs, puisque plusieurs hommes sur tout des gens de qualité laissent passer la fleur de leur age, avant qu'ils songent à se marier, vû qu'une femme de nos jours est un meuble deux fois plus onereux, qu'elle n'étoit anciennement, lorsque l'economie étoit plus réglée, & la maison n'étoit pas chargée de tant de domestiques & d'autres inutiles depenses, lorsqu'on ignoroit l'usage des Carosses & des Chaises à porteurs, & lorsqu'une dame de qualité avec ses filles alloit à pié en habit fabriqué dans le pais. Puisque donc les modes de nôtre age demandent des grosses depenses, pour vivre avec honneur & avec bienfiance, il est aisé de comprendre, qu'on n'ose pas se charger d'une femme avant qu'on est en etat de l'entretenir conformément à la mode du pais: C'est à dire avant qu'on est hors d'état de satisfaire



au devoir conjugal. Mais cet argument ne suffit non plus pour foudre la difficulté, car, quoique les païsans de nos jours se marient aussi jeunes que leurs ancêtres, on voit pourtant leur nombre diminuer à la campagne aussi bien que dans les villes. Et il n'est pas croyable, que les hommes de qualité, qui different le tems jusqu' à la quarantième année & quelque fois au de là, ont en attendant regardé des jeunes filles comme des arbres de la vie. La question reste donc encore indecise, pourvû que la preuve de ce deperissement soit demonstrative, & la clef pour dechiffrer ce mystere n'est pas encore trouvée, à moins qu'on ne vueille dire, que tout ce, que les historiens ont écrit de premiers habitans de la terre, est fabuleux. C'est pourquoi l'opinion de ceux, qui attribuent cette diminution à la vieillesse de la terre, n'est pas destituée de toute vraisemblance, quoiqu'il soit plus sûr d'avouer son ignorance. Mais, comme tout ce discours se fonde sur la supposition du déperissement



des hommes dans tous les endroits de la terre, je voudrois bien savoir avec quelle certitude on peut dire en general, qu'il y a aujourd'hui sur la terre moins d'hommes, qu'il n'y en avoit autre fois. L'Auteur ne trouve par tout que delabrement. Il pretend, qu'il y a à peine sur la terre la cinquieme partie des hommes, qui y étoient du tems de Cesar. Mais est il croyable, que la terre, de la maniere, dont elle estoit alors cultivée, auroit pu fournir à la subsistance d'un si prodigieux nombre d'habitans? Pour moi, je crois, qu'elle est en état de nourrir plus d'hommes dans nôtre âge. Car, si l'on excepte quelques païs, qui sont sous l'empire Ottoman, on voit par tout des terres de frichées & des prairies, où il n'y avoit alors que des hideux deserts & des vastes forets: Sans parler de progres, qu'on a fait dans la navigation, qui fait, qu'il y a presque autant de monde sur la mer que sur la terre; ce qu'on peut verifier par des exemples, tirés de Provinces unies des païs bas, d'Angleterre,
de



de Venise, de la Chine & de plusieurs autres
païs, ou les mers, & les rivières sont cou-
vertes de Vaisseaux. La fin du monde n'est
donc pas si proche, comme l'auteur a voulu
faire croire, soutenant, que si cette diminu-
tion continue, dans dix siècles la terre ne
sera qu'un desert: j'espère, que les admira-
teurs, & les partisans du Président de Mon-
tesquiou ne pourront pas attribuer les re-
marques, que j'ai faites dans ces lettres, à
une pure envie de critiquer. Je ne suis pas
de ces écrivains, qui condamnent des bons
ouvrages sur l'étiquete. Le livre, dit on,
est pernicieux; pourquoi donc? parceque
celui, qui l'a fait, est un Novateur, qui s'é-
carte des opinions établies. Je me range
sous l'étandard des ceux, qui admirent le
discernement de l'auteur, & qui en parlent
avec éloges. J'ai proposé mes doutes avec
modestie & avec bienveillance. J'ai même dit,
que, peut être, y a-t-il des positions, que je
releve, parce que je ne comprends pas assez
le sens de l'auteur, étant trop serré: c'est



dans cette vue que je blame ceux de ses adversaires, qui se déchainent contre lui: Car il y a des hommes, qui ne s'arretent pas sur un sujet pour le comprendre, mais qui promettent leur esprit errant sur toutes sortes de sujets sans s'arreter nulle part. A peine ont ils lû une page, d'un livre, qu'ils n'en condamnent la reste. Leur vanité fait qu'ils ne comprennent rien, parcequ'ils croient d'abord tous comprendre: en sorte qu'on peut leur appliquer avec justice ce que dit Geta de Phormion dans Terence:

Ego callidiorum hominem vidi neminem
Vix dum dimidium dixeram, intellexerat.



